

Remarques et réflexions sur "les attitudes et les comportements des éleveurs en matière de fertilisation"

R. Bonischot¹, A. Capillon², B. Cossée³, C. Demarquilly⁴,
O. Jourdan⁵, A. Pousset⁶, J. Saget⁷, J. Salette^{8*}

La synthèse présentée dans les pages précédentes par N. Bossis à partir des "études préalables" de l'opération "Fourrages Mieux" met en évidence des points de vue d'éleveurs "peu touchés par le développement", points de vue qui posent des questions tant aux organismes de développement qu'aux services techniques des producteurs d'engrais ou au monde de la recherche.

Fourrages a sollicité dans son Comité de Rédaction des réactions sur les remarques de ces éleveurs dans le but d'associer plusieurs points de vue.

On doit constater que la fertilisation des prairies est un facteur de progrès non encore pleinement intégré aux exploitations peu touchées par le développement. A lire les remarques des éleveurs, on se rend compte que :

— d'une part, ils sont conscients de la "chaîne du progrès" : fertilisation des prairies → accroissement de la production fourragère → accroissement de cheptel (ou de production animale) ;

— d'autre part, ils invoquent des obstacles liés au coût des engrais ou des difficultés de gestion des pousses de prairies.

AUTEURS

1 : S.N.S.T., 2 : I.N.R.A.-S.A.D - I.N.A.P.G., 3 : E.D.E de la Mayenne, 4 : I.N.R.A. Theix, 5 : S.C.P.A., 6 : S.N.I.E., 7 : Chambre d'Agriculture du Loiret, 8 : I.N.R.A. Angers

CORRESPONDANCE

J. Salette, I.N.R.A., route de Saint Clément, F 49000 Beaucozéz

Ce constat amène à rappeler que, pour être adoptée, toute innovation technique doit satisfaire à deux conditions au moins : être compatible avec les moyens disponibles pour les agriculteurs, ou avec ceux qu'ils peuvent facilement acquérir, et correspondre aux finalités de ceux-ci en matière de production.

1. Confirmation de la nécessité de situer le problème dans sa globalité

L'agriculteur doit non seulement avoir les moyens techniques et monétaires d'acquérir et d'épandre l'engrais, mais aussi la possibilité de valoriser le surplus de fourrage ainsi produit par un supplément de production animale, ce qui, à nouveau, doit être en conformité avec ses moyens (main d'œuvre, bâtiments, capacité d'investissement ...) et ses objectifs (emploi du temps, niveau de vie ...).

Le fait technique "fertilisation" s'insère donc nécessairement dans un système englobant l'ensemble de l'exploitation et de son (ou ses) décideur(s). Quand les éleveurs parlent d'"engrenage" suite à l'adoption de la fertilisation des prairies, ils expriment parfaitement cette idée de système et de cohérence propre à leur exploitation. La réticence à l'égard de l'engrais apparaît en fait comme une incertitude vis-à-vis des changements "induits" par l'introduction de ce qui est perçu comme une innovation importante.

Cependant, les arguments de ces éleveurs restent systématiquement (ce qui se comprend d'ailleurs parfaitement) toujours d'ordre général (pas d'aspects quantitatifs) : ceci est caractéristique de situations de faible technicité générale mais ressort également du manque général de références cohérentes et bien établies. Le milieu des éleveurs "peu touchés par le développement" est aussi un milieu dans lequel les argumentaires, souvent logiques, ne sont pas appuyés sur des résultats chiffrés (on n'a pas eu les moyens de peser "le pour et le contre" ni de relier les observations réalisées à un ensemble de techniques interdépendantes et cohérentes).

Il est essentiel de noter que beaucoup trop souvent un jugement porté sur une nouvelle technique résulte d'expériences malheureuses, la technique ayant été plaquée sur un système mal préparé à la recevoir et à l'intégrer. Il est également connu qu'un jugement négatif peut relever d'un préjugé de peur de ce qui est nouveau (de tels préjugés pouvant d'ailleurs être largement entretenus par plusieurs acteurs du monde social de l'élevage). D'autres jugements relèvent d'interprétations erronées faute de savoir tenir compte du contexte de l'opération ; il en résulte des opinions (ou préjugés) que l'éleveur pourra conserver pour toute sa carrière.

2. Une logique agronomique justifiée par le contexte

On peut penser que beaucoup d'éleveurs (même parmi ceux qui sont largement "touchés par le développement"), savent qu'ils sous-utilisent la fertilisation et qu'ils trouvent convenable de se justifier par le coût élevé des engrais. Ceci correspond d'ailleurs à la place dominante prise par l'azote dans les points de vue exposés par ces éleveurs :

— L'effet de l'azote se constate parfaitement en observant la prairie (couleur, hauteur), ce qui n'est pas le cas de l'effet des autres éléments fertilisants. Son effet sur l'augmentation de la vitesse de repousse de l'herbe est bien perçu, mais on a du mal à en tirer la conséquence principale qui est de modifier le rythme d'exploitation (ce en quoi les éleveurs sont bien excusables : il suffit de voir l'énorme quantité d'"essais doses d'azote" dans lesquels toutes les parcelles sont exploitées à la même date). Le risque "d'avoir trop d'herbe" est parfaitement réel et montre bien que le problème de l'intensification a été ce que les éleveurs ont appelé "l'engrenage" des pratiques à modifier les unes à la suite des autres, ce qui est globalement très difficile.

— Le fait que les autres éléments fertilisants (P, K) ou les amendements soient discutés ensemble peut être regrettable du point de vue strictement agronomique. Ceci montre peut-être que les éleveurs sont avant tout des éleveurs (qu'ils soient d'ailleurs peu, pas, ou largement touchés par le développement) : ils connaissent souvent beaucoup mieux leurs animaux que leurs terres et leurs prairies ; n'en est-il pas parfois de même de leurs conseillers ? Le raisonnement agronomique de la fertilisation est en dehors de leurs préoccupations : absence de concept d'équilibre de la fertilisation (il est certain que l'azote employé seul peut conduire à épuiser le sol dans les autres éléments), absence de prise en compte de la nécessité de baser une politique de fertilisation sur une analyse de la situation, et de la nécessité de prendre en compte la diversité des milieux, des terres, des objectifs.

3. Un accord sur la plupart des remarques ponctuelles des éleveurs

L'idée de l'intérêt d'apporter une fertilisation n'est pas remise en cause. On peut suggérer que considérer le coût n'est pas suffisant : considérer le besoin d'engrais par rapport à la nature des terres et des prairies et par rapport aux objectifs de production serait une approche plus rationnelle. Il convient d'insister sur l'importance d'une fertilisation équilibrée.

Il est normal et logique que l'argumentation de la dose d'azote pose problème par le risque de désorganiser un système de production que l'on ne maîtrisera plus. Mais l'emploi de fertilisation azotée ne se justifie que s'il s'accompagne d'une aug-

mentation du chargement. Il en résulte une plus grande sensibilité du système aux aléas, en particulier aux aléas climatiques.

On peut rappeler que l'azote permet d'exploiter plus tôt un fourrage plus jeune et de meilleure valeur nutritive.

Les apports en phosphore et en chaux augmentent en général les teneurs de l'herbe en ces éléments, surtout dans les sols pauvres. Quelques analyses d'échantillons de fourrages bien prélevés pourraient largement appuyer une action "Fourrages Mieux" en ce domaine.

La fertilisation minérale peut certes modifier la végétation, mais un bon équilibre entre doses des trois éléments associé à un mode d'exploitation adapté conduit à une amélioration de la composition botanique des prairies. Les déséquilibres entraînant des dégradations de la végétation peuvent aussi bien provenir d'engrais minéraux que d'apports organiques (nombreux effets négatifs d'apports excédentaires de lisier).

L'exploitation d'une herbe jeune, riche en eau et très digestible se traduit souvent par des diarrhées mais qui n'ont rien de pathologique et ne diminuent en rien les performances des animaux. Les diarrhées sont dues à la digestion et au transit digestible rapides des fourrages jeunes et non à la fertilisation éventuellement reçue par ces fourrages.

Chez les vaches laitières, les mammites, souvent fréquentes l'hiver, s'arrêtent pratiquement dès la sortie des animaux au pâturage le printemps. L'herbe jeune, qu'elle soit fertilisée ou non, ne peut donc être accusée d'entraîner des mammites. Les cas signalés doivent donc concerner essentiellement les mères allaitantes sortant au pâturage avec leur veau ou leur agneau (simple) très jeunes et incapables de consommer tout le lait produit par leur mère si celle-ci a un certain potentiel laitier car il est vrai que la production laitière est favorisée par une herbe jeune, offerte en abondance.

Quoi qu'il en soit, on peut dire que la fertilisation azotée n'a un effet dépressif sur la qualité des fourrages que dans deux situations :

— la fenaison : en augmentant la production et la teneur en eau des fourrages, elle accroît la quantité d'eau à évaporer à l'hectare et donc les difficultés de fenaison des foins de premières coupes, indépendamment des risques accrus de verse ;

— l'ensilage : la fertilisation azotée, du moins quand elle est importante (mais sans être pour cela excessive) diminue la teneur en glucides solubles des fourrages, donc leur aptitude à l'ensilage.

4. Quelques mauvaises interprétations demeurent toutefois

L'aptitude à la qualité fromagère des laits est généralement maximum au printemps alors que l'herbe est jeune, très digestible et la plus riche en azote. On voit mal dans ces conditions comment la fertilisation azotée (souvent très modeste) pourrait avoir une influence néfaste sur la fabrication fromagère. Il faudrait pour cela que la fertilisation soit vraiment excessive et appliquée très peu de temps avant la mise à l'herbe. Dans ce cas, l'herbe, extrêmement riche en azote, pourrait peut-être augmenter la teneur en urée du lait, urée dont l'influence néfaste sur la fabrication fromagère reste d'ailleurs encore à démontrer.

La fertilisation minérale ne modifie pas plus la végétation des prairies que ne le fait la fumure organique : tout est une question d'équilibre. La notion d'équilibre de la fertilisation, équilibre entre les éléments et équilibre entre les apports, les conditions de milieu et les objectifs de l'éleveur, apparaît encore comme trop largement inconnue de ces éleveurs : c'est un sens dans lequel orienter les messages qui leur seront destinés. On peut toutefois penser que dans trop de cas les éleveurs surestiment les qualités et les effets du chaulage ou des apports de fumure de fonds.

S'il est vrai que dans les sols faiblement pourvus des apports minéraux (Ca, P, K ...) favorisent l'augmentation de la proportion de légumineuses, il est également vrai qu'une fertilisation azotée importante peut faire régresser les légumineuses et, par là, avoir une action dépressive sur la valeur nutritive et l'ingestibilité de l'herbe d'une prairie à flore complexe. Mais il existe de nombreux cas où des prairies de bon potentiel de production reçoivent des apports d'azote de 100 à 150 kg/ha/an sans que diminue leur proportion de trèfle blanc.

Enfin, il ne faut pas confondre *simplification* de la végétation (diminution du nombre d'espèces), qui s'accompagne en général d'une amélioration, et *dégradation* qui correspond à l'apparition et au développement d'espèces de moindre valeur.

5. Eléments pour une conclusion

En conséquence, la promotion des engrais et le conseil de fumure des surfaces fourragères doivent prendre en compte les attitudes constatées chez les éleveurs. La promotion des engrais doit être incluse dans l'ensemble des techniques concernant la chaîne fourragère (production, pâturage, récolte des stocks) à laquelle il est essentiel d'ajouter la notion de qualité (en particulier, l'azote est un gain de temps). Cette notion de qualité n'est peut-être pas tout à fait la même que celle du "technicien". Un bon foin est-il un foin récolté tôt ou un foin récolté par beau temps ? Il convient encore de prendre en compte dans nos propositions le besoin de sécurité (quantités suffisantes) aux différentes périodes de l'année et tous les ans, quelles que soient les conditions climatiques. Tout au moins, il est probablement nécessaire

d'accompagner le conseil technique de fertilisation (azotée) d'une analyse du risque et, enfin, de montrer et de proposer des solutions qui présentent un avantage économique certain, dans le cadre d'un système d'élevage cohérent.

Avant de rejeter ou d'accepter telle ou telle opinion sur un type d'engrais ou d'amendement, il semble essentiel de situer l'avis de l'éleveur dans son contexte. Ainsi, la préférence d'un éleveur pour les amendements calciques comme pour les doses d'apport doit être référée aux caractéristiques du milieu et à une hiérarchie des facteurs limitant la production d'herbe, mais aussi au niveau de rendement escompté et au mode d'utilisation de la prairie. Selon le chargement et le type d'affouragement, un technicien n'interprétera pas de la même façon les déclarations de l'éleveur et n'aura pas la même appréciation sur le référentiel technique de ce dernier.

On peut constater que c'est surtout la fertilisation azotée qui fait "peur", avec son cortège de modifications de conduite de l'herbe et des productions animales. A l'inverse, les fumures de fonds ou les amendements organiques ou minéraux sont vus comme des facteurs d'"équilibre" ; ils ne changent pas les rythmes de production ni la gestion des parcelles ou des troupeaux (excepté les apports importants de lisier).

Partant d'interrogations sur les pratiques de fertilisation, on est renvoyé à *une question d'évolution des exploitations*. Si on veut aider les éleveurs pour leurs décisions techniques en matière de fourrages, il faut disposer de références portant sur les systèmes de production qui seraient envisageables à partir de leur situation actuelle puis, leur choix d'orientation étant fait, préciser la stratégie de production fourragère adaptée d'où se déduirait un plan de fertilisation.

Les réticences à l'adoption d'une technique, pourtant banalisée de nos jours, peuvent être considérées comme des indicateurs de problèmes ou d'impossibilité de changer. Etre à l'écoute des éleveurs réticents au "progrès" ou en dehors des structures de Développement, c'est aussi détecter l'endroit où se situe(nt) le(s) point(s) de blocage et discuter de l'intérêt d'un changement avec l'éleveur et sa famille.

Une étude reste à faire (qui rejoindrait le "bon sens" exprimé dans un grand nombre de réponses analysées ci-dessus) de l'adéquation des pratiques des éleveurs à la réalité et à la hiérarchisation des problèmes à résoudre.

Les réactions de ces éleveurs confirment que la spéculation de l'élevage est encore plus complexe que celle de la production des cultures : faire correspondre la logique de l'herbe (dans une exploitation composée de parcelles différentes) et la logique du troupeau à la logique de l'éleveur est une équation particulièrement difficile à résoudre. Le succès des actions de Développement en dépend.

Le 31 juin 1990